

Place aux livres

Numéro 79, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7198ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

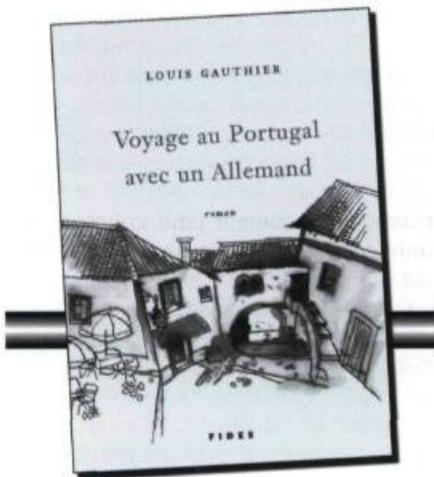
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (79), 57–62.

Louis Gauthier. *Voyage au Portugal avec un Allemand*. Montréal, Fides, 2002, 185 p.



L'exergue qui figure en tête du dernier roman de Louis Gauthier, *Voyage au Portugal avec un Allemand*, ne manque pas de piquer la curiosité du lecteur et de susciter son intérêt tel un rébus : «Pour Danielle Roger, grâce à qui j'ai enfin pu terminer ce livre». D'emblée, on s'attend à une fiction romanesque s'élaborant sous le signe de l'inachèvement, elliptique, trouée, à la manière du récit de voyage écrit au jour le jour. C'est d'ailleurs cette indication ambiguë que fournit le titre plutôt descriptif du roman.

Le trajet que franchit le narrateur anonyme de l'histoire le mène-t-il à terme? C'est ce dont on doute dès le départ. On devine toute direction incertaine. En route vers l'Inde, dans un train français en direction du Portugal, le Montréalais parti pour que s'évanouisse son amour manqué vaque à son désarroi intime : «Londres, Paris, Toulouse, Bayonne, Biarritz, San Sebastian. Six jours déjà que je suis en route. Six jours et il ne s'est rien passé» (p. 39). Comme l'esprit du voyageur sensible à la solitude se liquéfie et passe toutes ses lubies à la moulinette, le temps se dilate autour de lui, «comme si chaque instant, chaque pur instant silencieux, ultime, terrible, n'était pas, à chaque instant, exactement ce qu'il doit être» (p. 54).

Le moment clef de ce voyage au Portugal sera la rencontre, en gare de Lisbonne, du curieux allemand, M. Frantz. C'est dans cette ville que les protagonistes feront connaissance et que le narrateur consommera son voyage – et son travail d'écriture : «La littérature n'est pas la vie, le mot n'est pas la chose. M. Frantz ne craint pas, lui, la banalité de l'existence» (p. 131). Tous deux se sépareront au mo-

ment de quitter le Portugal. C'est bien cette (seconde) séparation qui réoriente le voyageur en attente, puis redonne un élan à son parcours.

En somme, s'il est segmenté et erratique dans la narration, à la façon du récit de voyage, le trajet parcouru par le voyageur n'en est pas moins continu, tendu vers le fossé de solitude qu'il creuse lui-même. Louis Gauthier en arrive donc à clore le livre – non à le terminer – en gardant l'équilibre entre l'immédiateté de la prise de note, son caractère anodin, transitoire, et la ferme poursuite d'un aboutissement, dans le récit, qui est tout à la fois un nouveau commencement. Un roman en boucle et en équilibre, donc, qui donne envie de connaître la suite.

Julie Gaudreault



Luc Cordeau et al. *Saint-Pie, 1828-2003, une paroisse, un village, une ville, une histoire*. Sherbrooke, Éditions Louis Bilodeau & fils, 2003, 464 p.

Modèle en son genre et très populaire dans le milieu rural québécois, les Éditions Louis Bilodeau nous présente ici le 135^e volume de leur répertoire, dans le cadre des fêtes du 175^e anniversaire de la paroisse de Saint-Pie, située en Montérégie. Sous une couverture soignée et un papier de qualité, cette «monographie paroissiale» nous offre une très belle présentation graphique et des photographies originales complètent la lecture. Ce type de document historique est devenu, au fil des ans, une référence que l'on retrouve de plus en plus lors d'anniversaires de fondation de paroisses ou de petites villes. Très souvent, le comité organisateur de ces fêtes ajoute la vente d'un tel volume aux événements commémoratifs. Ceci permet aux citoyens d'accompagner les historiens dans leur démarche, grâce au volet «histoire de famille». On ne peut que rendre hommage à de telles initiatives, car celles-ci permettent de développer un sentiment d'appartenance dans le milieu en sensibilisant les gens à l'histoire et à la généalogie locale.

Comme la très grande majorité de ces livres, celui-ci se divise en deux volets : en première partie, l'histoire de Saint-Pie, de certains organismes, de citoyens remarquables rédigée par des historiens et des passionnés d'histoires locales et en deuxième partie, les histoires de familles colligées par les familles elles-mêmes.

Le travail de Luc Cordeau et de son équipe du Centre d'archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe est ici remarquable, du fait qu'ils ont consulté les Sociétés d'histoire régionales, les archives disponibles et les documents originaux des municipalités et des organismes pour chaque domaine d'intérêt historique que l'on retrouve à l'intérieur de cet ouvrage. Très souvent, dans ces monographies, on peut percevoir une carence en ce qui a trait à la recherche historique. Ce n'est pas le cas ici. De plus, les auteurs ont parfois fait des liens avec l'histoire nationale et internationale.



Dix chapitres : «Notes géographiques», «Époque seigneuriale», «Histoire religieuse», «Éducation», «Histoire municipale», «Histoire politique», «Agriculture», «Industries et commerces», «Services», «Sport, loisir et culture». Les sept auteurs ont voulu écrire une histoire véridique la plus complète possible. Notes et références complètent les textes en plus des 290 illustrations dont certaines sont inédites, notamment celle du dernier pont couvert du village de Saint-Pie, détruit en 1905, et le quartier du Bas-du-Village, disparu au début des années 1900, photographie provenant du Musée McCord.

Les courses de chevaux, la construction d'églises, l'arrivée des protestants, les chicanes de ponts, les débâcles démesurées, les industries qui naissent et disparaissent, les couleurs politiques qui changent, l'aqueduc qui manque d'eau, les seigneurs qui se partagent le territoire, les patriotes de 1837, les écoles qui se développent, un cimetière qui déménage, un quartier qui ferme et disparaît, le chemin de fer, le Mérite agricole, la Coop agricole, le monument Sacré-Cœur, l'Amicale, Daniel Johnson, premier ministre du Québec, Jérôme-Adolphe Chicoyne, ancien maire de Sherbrooke, la chorale paroissiale, les

clubs sportifs, le théâtre, la toponymie, les nombreux moulins, Joseph Bistodeau, fondateur, les premiers colons, voilà autant de thèmes abordés dans cette histoire.

Le deuxième volet est représentatif de ce que l'on retrouve dans ce type d'ouvrage, compte tenu des renseignements fournis par les familles elles-mêmes. Ces informations favorisent la découverte de la petite histoire familiale. Elles sont accompagnées de photos pertinentes. Cette section plaira aux amateurs de généalogie.

À ce jour, ce livre-album sur l'histoire de Saint-Pie est, selon moi, le meilleur de cette collection.

Gilles Bachand



Mélanie Lanouette. *Faire vivre ou faire connaître*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, XIV-174 p.



C'est vers le projet éducatif des Frères des écoles chrétiennes que s'est tournée la jeune chercheuse titulaire d'une maîtrise dont il s'agit ici du remaniement. Fondé par saint Jean-Baptiste de La Salle et implanté au Québec, en 1837, par Jean-Jacques Lartigue, archevêque de Montréal, cet institut a révolutionné l'école populaire, particulièrement dans l'enseignement catéchistique. Né dans un contexte d'enseignement doctrinaire, le catéchisme est constitué de questions et de courtes réponses destinées à être mémorisées. Il sera en vigueur au Québec jusqu'en 1964 mais utilisé de manière différente à partir du mouvement de renouveau pédagogi-

que des années 1936 à 1946. C'est proprement cette période qu'analyse l'auteure en observant les rouages de l'école active fondées sur les intérêts et les besoins particuliers ainsi que sur la participation effective des élèves. Elle analyse aussi les outils des pédagogues, notamment *Mon cahier de religion* et *Mes cahiers d'enfant du bon Dieu*. Elle conclut que «Le choix des matières qui sont abordées dans les cahiers et le traitement de celle-ci sont révélateurs du respect que les lasalliens ont porté aux directives scolaires» (p. 159).

Le mouvement catéchistique évoque cette période où l'enseignement religieux devient l'objet d'une attention plus fine de la part des pédagogues laïcs et religieux. L'auteure s'y intéresse en cernant avec précision le discours que tient la communauté en matière d'enseignement religieux et elle dégage le projet éducatif présenté dans la production catéchistique. Le style est très bien articulé montrant que la jeune historienne maîtrise le sujet avec une capacité de réflexion diachronique d'une grande richesse intellectuelle.

Jean-Nicolas de Surmont



Yves Hébert. *La Côte-du-Sud. Belle à croquer*. Québec, Éditions GID, 2003, 205 p. (Coll. 100 ans noir sur blanc, 7).

Septième titre de cette excellente collection consacrée à l'histoire régionale, ce bel album regroupe près de 200 photographies anciennes (datant de la première moitié du XX^e siècle). Cette région de la Côte-du-Sud ne doit pas être confondue avec ce que l'on nomme le Bas du Fleuve. Nous découvrons ici une partie de la rive sud du Saint-Laurent, incluant Beaumont, Montmagny, La Pocatière, Bellechasse, jusqu'à Saint-André-de-Kamouraska.

L'ouvrage se subdivise en six parties. On y retrouve dans les deux premiers chapitres des illustrations des métiers traditionnels et de nombreux exemples de la vie rurale : une exposition agricole (p. 37), les fraises insérées dans des cageots en bois à La Durantaye (p. 41), l'artisan sur bois de Saint-Jean-Port-Joli (p. 63 à 65), les ouvriers de l'usine de poêles Bélanger (p. 68). Une autre photo de 1957 montre deux fermières versant des chaudières de lait dans une écrémeuse (p. 47). La région couverte est relativement vaste et le livre comprend notamment des photographies rares prises sur quelques îles du

Saint-Laurent : on y voit la Grosse-Île à l'époque où celle-ci servait de station de quarantaine, en 1890 et 1909 (p. 136-137 et p. 154), et plusieurs images de la vie quotidienne sur l'Île-aux-Grues (p. 76, 132, 139, 180 et 194). De ce nombre, on peut admirer deux belles photos de traversiers, dont celui reliant jadis L'Islet à l'Île d'Orléans, en 1937 (p. 173), ou encore cet autre traversier à vapeur du début du XX^e siècle, faisant le trajet entre la Grosse-Île et Québec (p. 172). Le sixième chapitre prouve que toute l'histoire de ces îles peut devenir fascinante, comme si leur isolement forcé pouvait préserver davantage leur patrimoine précieux, en restant à l'abri du temps. Par ailleurs, l'architecture religieuse de toute la région est également mise en valeur dans le cinquième chapitre, par exemple sur cette photo de l'église de Beaumont, l'une des plus anciennes du continent, terminée en 1733 (p. 144).



Avec beaucoup de talent et de finesse, l'historien Yves Hébert réussit à nous donner de belles leçons d'histoire régionale, à partir de photographies éloquentes et judicieusement choisies. Il est cependant dommage que toutes les photos ne soient pas datées, même approximativement (p. 23, 26, 121, 113, 130, 139, 179). Pour ma part, j'aurais apprécié y observer plus de documents reliés aux zones frontalières avec le Maine, mais de telles images sur des endroits pratiquement inhabités sont sans doute très rares. Mais quoi qu'il en soit, ce livre instructif sur la Côte-du-Sud donnera certainement le goût d'explorer cette région méconnue.

Yves Laberge



Élisabeth Gallat-Morin et Jean-Pierre Pinson. *La Vie musicale en Nouvelle-France*, Québec, Les Éditions du Septentrion, 2003, 570 p.



On a longtemps cru que le paysage sonore des habitants de la Nouvelle-France se limitait aux chansons folkloriques qui rythmaient les activités de la vie quotidienne. Pour une certaine historiographie, la vraie vie culturelle et musicale ne commençait qu'en 1760 avec l'arrivée des Britanniques. Produit d'un travail collectif et d'une vingtaine d'années de recherches effectuées dans les archives et les collections spéciales de diverses bibliothèques, le livre que publient les musicologues Élisabeth Gallat-Morin et Jean-Pierre Pinson entend rectifier cette opinion et redonner à la pratique musicale sous le Régime français la place qui lui revient.

La première partie s'attache à décrire les nombreuses facettes de la musique religieuse telle qu'on la pratiquait dans la colonie. Les débuts sont modestes et intimement liés aux entreprises missionnaires des communautés religieuses. Les Récollets et, dans une plus large mesure, les Jésuites, participent les premiers à l'implantation et au développement du chant liturgique en Nouvelle-France. La pratique des hymnes, des cantiques, des motets et des psaumes sera soutenue, dès la seconde moitié du XVII^e siècle, par l'instrument d'église par excellence : l'orgue. Les nombreux livres liturgiques, recueils de chants, méthodes et traités musicaux cités par les auteurs donnent un aperçu de la richesse et de la diversité de ce corpus musical religieux.

La musique profane fait quant à elle l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage. On y goûte l'atmosphère des bals et des

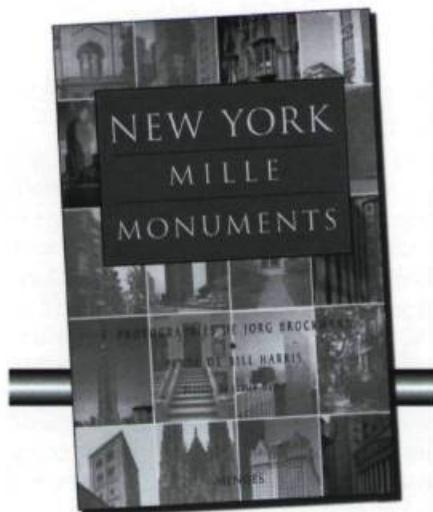
concerts donnés chez l'intendant ou le gouverneur, on y entend le chant du militaire et on y suit les leçons du maître de musique qui enseigne le maniement de la viole, de l'épINETTE, de la flûte et du violon. En somme, on apprend qu'en dépit des préoccupations propres au contexte colonial, la Nouvelle-France offrait un reflet assez fidèle du vieux continent et ménageait à la musique une place importante dans la vie sociale. Des chapitres rédigés par Paul-André Dubois, Conrad Laforte et Érich Schwandt complètent le tableau en traitant respectivement du chant missionnaire chez les Amérindiens, de la chanson de tradition orale et de la pratique du motet chez les Ursulines et à l'Hôtel-Dieu de Québec.

Cet ouvrage, qui se présente comme «le bilan le plus complet jamais paru sur la vie musicale en Nouvelle-France», tient sa promesse en donnant une vue d'ensemble à la fois ambitieuse et rigoureuse de cet aspect longtemps négligé de notre histoire culturelle.

Joël Castonguay-Bélanger



Jorg Brockmann et Bill Harris. *New York : mille monuments*. Paris, Mengès, 2003, 575 p.



Comme son titre l'indique, ce livre d'art axé sur l'iconographie rassemble 1 000 photographies récentes prises pour la plupart par Jorg Brockmann et légendées par Bill Harris, qui a été guide touristique à New York durant un demi-siècle. Naturellement, tous les lieux connus y apparaissent : l'Empire State Building (p. 227), le Madison Square Garden Center (p. 254), les musées, les places célèbres. On y découvre aussi — et

c'est l'intérêt de cet ouvrage — une multitude de sites méconnus et parfois insolites, répartis dans divers quartiers : Manhattan, bien sûr, mais aussi Chinatown, Chelsea, Harlem, Bronx, Queens, Brooklyn, Staten Island. Des cartes permettent de repérer les endroits choisis dans chaque secteur, allant des constructions anciennes aux plus récentes, comme les tours de la Trump Place, érigées en 1999 (p. 338). Si la majorité des immeubles new-yorkais datent du XX^e siècle, certains remontent parfois au XVII^e siècle, comme le Musée Wyckoff-Bennett House de Brooklyn, situé dans une maison construite en 1652 (p. 537). Une photo montre aussi le World Trade Center avant sa destruction (p. 49).

On découvre surtout la richesse et l'incroyable variété de styles architecturaux pouvant coexister dans la métropole américaine, passant du néoclassique et du baroque à l'Art déco. Le lecteur de cet ouvrage ne devrait pas rechercher le pittoresque du passant new-yorkais ou le faciès typique de tel marchand du coin; la plupart des photographies ont vraisemblablement été prises peu après l'aurore, dans des rues presque désertes. On y voit peu de piétons, on évite la circulation qui masquerait l'ensemble; le photographe se concentre sur les immeubles en soi et met en évidence leur architecture. Peu d'intérieurs, sauf pour la merveilleuse église St. Francis Xavier, dans le Chelsea (p. 157). Beaucoup de façades, et un goût marqué pour saisir de face les angles aigus des édifices érigés sur des intersections irrégulières (p. 286), comme le Flatiron Building, datant de 1903, un étrange gratte-ciel en forme de «fer à repasser» (p. 177). Il n'y a pas de photographies anciennes et toutes sont en noir et blanc.

Ce livre incomparable est une réussite sur le plan du contenu et un modèle du point de vue éditorial. J'espère que son exhaustivité saura inspirer certains de nos futurs auteurs de livres sur le Québec. Les cadrages et les angles choisis soulignent intelligemment la beauté de chaque site. Les commentaires de l'historien Bill Harris sont précis et stimulants, allant au-delà de la simple anecdote touristique. En somme, *New York : mille monuments* est un ouvrage original qui passionnera les historiens de l'architecture, ravira les amateurs de photographies et stimulera les chercheurs en études américaines. En outre, comme les adresses apparaissent pour chaque édifice illustré ici, les touristes pourront éventuellement utiliser ce gros livre comme un guide de visite.

Yves Laberge

Cyril Simard (dir.). *Des métiers... de la tradition à la création. Anthologie en faveur d'un patrimoine qui gagne sa vie*. Tome 1. Québec, Les Éditions GID, 2003, 411 p.

Entre le patrimoine et l'économie, entre l'art et le chiffre d'affaires, les liens sont souvent difficiles et la jonction, conflictuelle. *L'Anthologie en faveur d'un patrimoine qui gagne sa vie* présente des expériences de conciliation, par la voie encore nouvelle de l'économuséologie.

L'auteur, Cyril Simard, est architecte et ethnologue de formation, mais aussi artiste et entrepreneur, comme en témoigne son travail tant comme titulaire de la chaire Unesco en patrimoine culturel à l'Université Laval que comme fondateur de la Société internationale du réseau économusée. Cette multiplicité des intérêts transparaît dans l'anthologie qu'il a signée. Soixante textes y sont réunis, d'auteurs dont les horizons varient autant que le style, la profession et le champ d'intérêt. On y trouve ainsi la contribution de muséologues, d'architectes, d'urbanistes, d'ingénieurs, de journalistes, d'historiens, d'économistes, de géographes, d'ethnologues et, bien sûr, d'artistes et d'artisans – tous, d'une façon ou d'une autre, « praticiens du patrimoine », tous préoccupés par la survie et la transmission des savoir-faire traditionnels et par ce que Jocelyne Mathieu appelle « la complémentarité de la culture et de l'économie » (p. 128). L'ensemble offre une composition hétéroclite et parfois surprenante, mais bien agencée sous un thème unificateur : la préservation du patrimoine, matériel et immatériel, par sa valorisation économique.

Autour de ce fil conducteur se regroupent six sous-thèmes, formant autant de chapitres, qui se déclinent en six verbes d'action : *conserver* mémoire et identité, *promouvoir* métiers et savoir-faire, *célébrer* culture et patrimoine, *concilier* culture, économie et tourisme, *bâtir* un modèle d'entrepreneuriat culturel et enfin, *témoigner* pour un patrimoine vivant. Le premier et le dernier chapitre cernent la démarche, l'un présentant l'évolution des savoirs ayant conduit à la genèse de l'économuséologie, l'autre offrant des réflexions sur les résultats et les aboutissements. Entre les deux, une progression dans les thèmes mène le lecteur depuis la sensibilisation et la mobilisation en faveur des métiers traditionnels (promouvoir, célébrer) jusqu'à la mise en œuvre et la réalisation d'entreprises économiquement viables (concilier, bâtir), qui permettent à ce patrimoine de « gagner sa vie ».

Chaque texte est accompagné d'une notice biographique de l'auteur et d'un résumé en français et en anglais, trois articles étant rédigés dans cette langue. En outre, la contribution de treize auteurs provenant d'autres pays (France, Pays-Bas, Suède, États-Unis, Maroc, Colombie) permet de poser un regard extérieur sur l'économuséologie, une expérience québécoise mais éminemment adaptable à d'autres contextes, selon Azzouz Tnifass, journaliste marocain (*Le travail est sacré*, p. 378 à 381). Le livre se distingue par sa présentation artistique. Quelque 200 dessins originaux de Christine Vallée, architecte et artiste, agrémentent une mise en pages particulièrement soignée.

Marie-Claude Rocher



Cyril Simard. *Des métiers... de la tradition à la création. Anthologie en faveur d'un patrimoine qui gagne sa vie*. Tome 1. Sainte-Foy, Les Éditions GID, 2003, 411 p.

C'est par une approche interdisciplinaire que Cyril Simard, président-directeur général de la Société internationale du réseau économusée, a réuni plus de 60 auteurs (administrateurs, architectes, artisans, conservateurs, économistes, ethnologues, historiens, journalistes et professionnels reliés à la Société) pour participer à cet impressionnant recueil composé tant de témoignages que d'études scientifiques. En plus d'expliquer la fondation de la Société, on y retrace les travaux toujours en cours qui s'attardent à observer, analyser, comprendre et développer des lieux pour une culture rentable.

L'ouvrage est constitué de six chapitres dont les premiers définissent, entre autres, les notions de mémoire, d'identité

culturelle, de savoir-faire et d'économuséologie tels qu'utilisées dans le domaine de la conservation et de la promotion du patrimoine. Ensuite, deux chapitres portent sur le développement économique durable et l'industrie culturelle, discutant avec des arguments concrets des relations entre culture et performance économique. Le dernier chapitre illustre la vivacité du patrimoine par le biais de récits qui témoignent de la réussite de plusieurs artisans. Une section spéciale clôt l'ouvrage en présentant une carte du réseau économusée, un index Internet, ainsi qu'une des auteurs et de nombreux dessins agrémentent l'ouvrage.

Les articles qui composent ce livre sont rédigés par plusieurs des individus les mieux placés qui non seulement nous communiquent leur passion, mais nous donnent le pouls du travail en cours. La qualité des textes de l'ouvrage est admirable et réussit à nous sensibiliser de façon éclairée, intelligente et diversifiée, s'adressant tant aux chercheurs, aux artisans, qu'aux administrateurs. Les questions soulevées dans chacun des articles sont pointues, détaillées et conséquentes d'une longue pratique et de recherches assidues dans chacune des spécialités, qu'il s'agisse de la conservation, de l'administration ou de la visibilité du patrimoine et des artisans qui ont œuvré et travaillent encore au développement de celui-ci.

Annie d'Amours

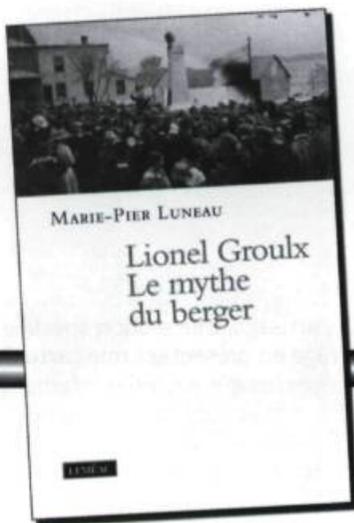


Marie-Pier Luneau. Lionel Groulx. *Le mythe du berger*. Montréal, Leméac 2003, 226 p.

Ce volume basé sur *Mes Mémoires* de Lionel Groulx et sur l'analyse de près de 6 000 lettres échangées avec les agents du domaine littéraire fait revivre une période importante de la littérature du XX^e siècle.

Quatre chapitres nous présentent « la construction, puis l'ébranlement d'une figure mythique incontournable de l'histoire du Québec » : « L'étoile du berger (1878-1916) » ; d'abord professeur au collège de Valleyfield, il vit de grands moments. Dès ses premières publications, il se révèle un écrivain engagé. Il n'est plus un inconnu, en 1916.

« L'heure du berger (1917-1928) ». Une décennie satisfaisante pour ses aspirations d'écrivain. Il possède un public considérable. Il est devenu une figure incontournable du champ littéraire. « C'est à



partir de la publication de *L'appel de la race* que l'on voit Groulx accepter son statut de berger du peuple» (p. 113).

«Le loup dans la bergerie (1929-1945)». Il donne des cours en France. Il en récolte un prestige indéniable. Le prix de l'Académie française lui est attribué. «De 1929 à 1936, il construit tranquillement son propre mythe, mettant patiemment en place toutes les pièces» (p. 149). En 1937, il prononce le discours le plus important de sa carrière de leader nationaliste, lorsqu'il proclame : «notre État français, nous l'aurons». La Seconde Guerre mondiale bouleverse les mentalités, segmente le public. Le champ littéraire est en pleine mutation, de même que tout le Québec.

«Monsieur Séguin, seul (1946-1967)». C'est un isolement croissant par rapport aux oisillons. «Cette prise de conscience fait mal au berger qui, hier encore se croyait indispensable» (p. 166). Il se consacre davantage à son projet de synthèse de l'histoire du Canada. En 1949, âgé de 71 ans, il quitte l'enseignement. Les années 1960 sont pour lui «amertume et désenchantement».

«Lionel Groulx a traversé le XX^e siècle sans que sa pensée change d'un iota, pronant, en 1960, les mêmes préceptes nationalistes, religieux et moraux qu'au début du siècle. Le décalage entre son œuvre et les attentes d'une jeunesse en pleine révolution est énorme» (p. 210).

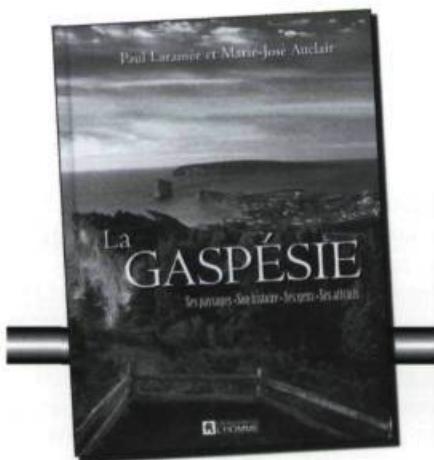
«Je n'étais pas taillé pour une grande œuvre. Mes amis se sont fait trop d'illusions sur mon compte, et moi tout autant» (Lionel Groulx. *Une anthologie* au lieu de *Anthologie*, 1998, p. 277). Une étude intéressante à approfondir.

Laval Lavoie

Marie-José Auclair et Paul Laramée. *La Gaspésie. Ses paysages, son histoire, ses gens, ses attraits*. Montréal, Éditions de L'Homme, 2003, 400 pages.

Avec la mer qui la ceinture, avec ses montagnes qui offrent les plus hauts sommets au Québec, avec ses rivières qui font le délice des pêcheurs et avec sa population aux origines des plus diverses, la Gaspésie est une région aussi grandiose que multiple. Elle gagne à être découverte et, mieux, redécouverte. C'est ce que propose avec brio *La Gaspésie. Ses paysages, son histoire, ses gens, ses attraits*.

Oubliez le traditionnel «tour de la Gaspésie»... Les biologistes Marie-José Auclair et Paul Laramée ont mis trois années de recherches, de repérage et de photographies pour rédiger ce magnifique ouvrage. Aussi dense en informations qu'en photos – photos qui sont du reste soignées et qui illustrent avec justesse le propos –, *La Gaspésie* s'impose autant comme un ouvrage de référence que comme un livre que l'on prend plaisir à consulter pour le dépaysement.



L'ouvrage se divise en quatre parties. La géographie et l'évolution géologique de la péninsule, l'histoire et le patrimoine gaspésien, la faune et les activités de plein air ainsi que l'accueil et la culture des Gaspésiens sont les sujets traités. À la fin de chaque chapitre, les auteurs suggèrent une série de sites d'intérêt à découvrir. Un peu comme des conseils d'ami, un peu comme un guide touristique. Et pour les lecteurs qui veulent aller un peu plus loin, une bibliographie et plusieurs sites Internet de référence complètent *La Gaspésie*.

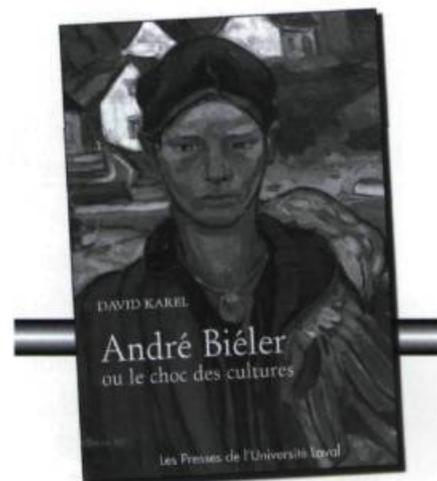
Dédié aux Gaspésiennes et aux Gaspésiens, l'ouvrage d'Auclair et Laramée est un bel hommage, au sens fort du terme. Aimant résolument la Gaspésie, les

auteurs transmettent leur passion avec un réel plaisir. À chaque page, le lecteur se prend à penser à ses prochaines vacances. Qu'ajouter de plus? Si ce n'est chapeau!

Jean-François Bouchard



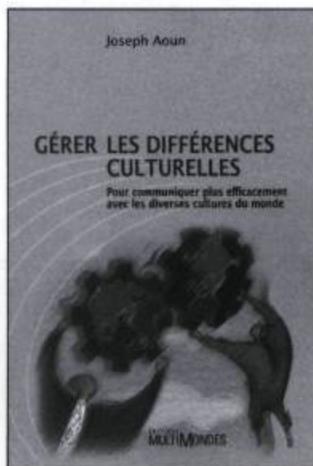
David Karel. *André Biéler ou le choc des cultures*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2003, 209 p.



Les historiens de l'art canadien, plus précisément québécois, ont peu mis en relief la période de l'entre-deux-guerres et son mouvement artistique, le régionalisme moderniste. Tâchant d'y remédier, l'auteur de cet ouvrage se livre à une réévaluation de la participation et de la contribution d'André Biéler (1896-1989) au milieu moderniste canadien et québécois, par une remise en contexte du peintre dans son époque en le situant dans une dynamique artistique et intellectuelle d'une décennie encore mal comprise. Professeur d'histoire de l'art à l'Université Laval, David Karel, auteur d'un important *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord*, poursuit ici l'exploration du régionalisme canadien en situant André Biéler parmi les militants de l'ultime phase de cette grande époque que viendra clore l'avènement de l'automatisme et le *Refus global*, en 1948. En situant le peintre à la frontière de la question du bilinguisme et du biculturalisme, il cerne l'ambition de ce dernier à moderniser le motif traditionnel pittoresque dans le développement d'une conscience culturelle.

L'auteur explore dans cet ouvrage les intentions qui animent les efforts du peintre vers l'élaboration d'une nouvelle pein-

NOUVEAUTÉS

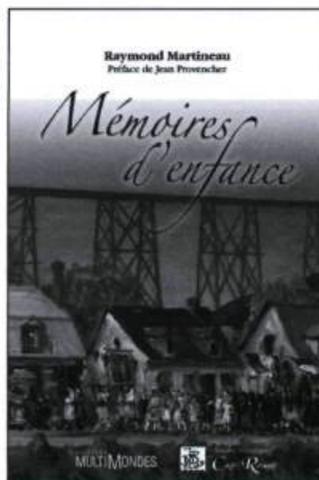


GÉRER LES DIFFÉRENCES CULTURELLES

Pour communiquer plus efficacement avec les diverses cultures du monde

Joseph Aoun

Un livre essentiel pour tous ceux et celles qui vivent des relations multiculturelles



MÉMOIRES D'ENFANCE

un livre extraordinaire

- écrit et dessiné par un Carougeois de 91 ans
- préfacé par Jean Provencher
- tout en couleurs

Éditions MultiMondes
et Société historique du Cap-Rouge

ÉDITIONS
MULTIMONDES

ture régionaliste, vers un équilibre entre le moderne et l'ancien, soit l'œuvre réaliste par le sujet et moderniste par la forme. Peintre d'origine suisse, formé par son oncle Ernest Biéler, André Biéler se retranche à l'île d'Orléans, domaine où siégeait en maître Horatio Walker, avant de se rendre à Montréal et enfin, en 1936, à l'Université Queen's de Kingston où il cheminera dans une vocation pédagogique. Cependant, il demeure qu'André Biéler n'a jamais cessé de peindre la vie rurale québécoise où il reviendra sporadiquement pour en tracer le portrait. L'auteur fait ressortir le côté observateur du peintre, sa mentalité ethnographique dont l'expression passe par la forme et la couleur, comme en témoigne la toile *Le Vieux Bûcheron, Sainte-Famille*. Son innovation formelle et le rôle de la tradition dans l'art moderniste sont mis en parallèle avec ses amis et fréquentations : de l'ethnologue Marius Barbeau au sculpteur Alfred Laliberté en passant par Edwin Holgate et le groupe de la côte de Beaver Hall et plus particulièrement le peintre John Lyman. L'auteur restitue également l'importance historique de la Conférence of Canadian Artists de Kingston de 1941, organisé par Biéler.

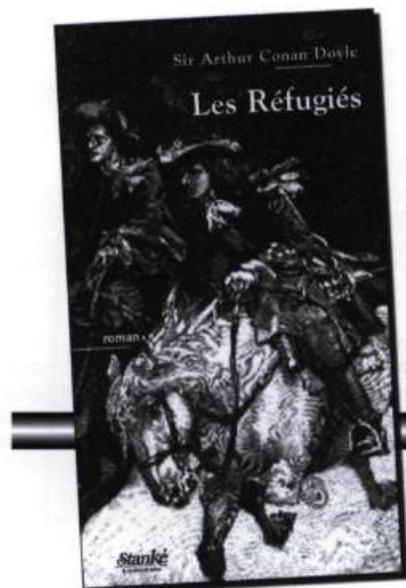
De sa nécessité à retrouver les valeurs du passé et de les intégrer dans une création artistique renouvelée, André Biéler est ici analysé méthodiquement sur son apport au régionalisme moderniste. Le tout est exposé dans un ouvrage dont la facture est très soignée, où photographies et écrits d'archives, reproductions d'œuvres, ainsi qu'une chronologie, de nombreuses notes et une bibliographie opulente apportent sur l'œuvre de Biéler un complément justifié d'information. Parti d'un point très pointu de l'œuvre du peintre, l'ouvrage développe son argumentation en ouvrant sur une comparaison à ses prédécesseurs pour comprendre les vagues antérieures et pour le situer face à ses contemporains.

Pascal Huot



Sir Arthur Conan Doyle. *Les Réfugiés*. Montréal, Stanké, 2003 [1893], 382 p.

Cet obscur roman historique de Sir Arthur Conan Doyle (1859-1930), le prolifique auteur ayant inventé le personnage de Sherlock Holmes, a été publié pour la première fois, en 1893, sous le titre *The Refugees*. On y suit le périple d'un brave



émigrant français, le capitaine Amory de Catinat, qui doit refaire sa vie en Nouvelle-France, à la fin du XVII^e siècle.

Si cette réédition est signalée dans nos pages, c'est qu'une partie de l'intrigue se situe au Québec, où le célèbre romancier écossais ira d'ailleurs séjourner brièvement par la suite. Le fleuve Saint-Laurent, Québec, Montréal, le lac Champlain, la vallée du Richelieu constituent les lieux les plus fréquentés. Plusieurs personnages historiques y sont décrits, comme madame de Maintenon ou encore le comte de Frontenac, ancien gouverneur du Canada (p. 33), mais aussi quelques redoutables tribus iroquoises. Certains détails trahissent un besoin de fasciner le lecteur européen de l'époque, en évoquant les grands espaces de la lointaine Amérique. En outre, une description de la navigation, en une seule journée, de l'île du Cap-Breton jusqu'à l'île d'Orléans pourra certainement épater les amateurs de voile (p. 268). Encore plus pittoresque, le récit évoque également le commerce avec les Abénaquis du Maine sur la rivière Kennebec (p. 90).

Cette nouvelle traduction réalisée par Ismène Toussaint est vivante et facilement lisible, mais on ne peut que déplorer qu'il s'agisse d'une édition abrégée à laquelle on a retiré — sans indiquer à quels endroits — certains passages jugés trop longs. Néanmoins, le style de Conan Doyle paraît ici élégant et descriptif, à l'image des romans d'aventures de son époque.

Yves Laberge

